

quo. Le fascisme a élevé à la politique les bas-fonds de la société. Non seulement dans les maisons des paysans mais aussi dans les gratte-ciel des villes, à côté du vingtième siècle, vivent encore aujourd'hui le dixième et le treizième siècle. Des centaines de millions de personnes emploient le courant électrique sans cesser de croire à la force magique des gestes et des conjurations. Le pape de Rome propage par radio le miracle de la transformation de l'eau en vin. Les étoiles de cinéma vont chez les magiciens. Les aviateurs qui dirigent des mécanismes miraculeux créés par le génie de l'homme portent des amulettes sur leurs sweaters. Quelles réserves inépuisables de ténèbres, d'ignorance et de sauvagerie : Le désespoir les a dressées sur pied, le fascisme leur a donné un drapeau. Tout ce qui, dans le développement normal de la société, serait rejeté de l'organisme national sous forme d'excréments de la culture, a maintenant jailli par la gorge : la civilisation capitaliste vomit une barbarie non digérée, telle est la physiologie du national-socialisme.

Le fascisme allemand, comme le fascisme italien, s'éleva au pouvoir sur le dos de la petite bourgeoisie, qu'il a transformée en bélier contre les organisations de la classe ouvrière et les organisations de la démocratie. Mais le fascisme au pouvoir est moins que tout le gouvernement de la petite bourgeoisie. Au contraire, c'est la dictature la plus impitoyable du capital monopolisateur. Mussolini a raison : les classes intermédiaires sont incapables d'une politique indépendante. Dans les périodes de grande crise, elles sont appelées à mener jusqu'à l'absurdité la politique de l'une des deux classes fondamentales. Le fascisme a réussi à les mettre au service du capital. Des mots d'ordre tels que l'étatisation des trusts et la liquidation des bénéfices illégitimes se sont vus brusquement jetés par-dessus bord dès l'arrivée au pouvoir. Au contraire, le particularisme des « territoires » allemands qui s'appuyait sur les particularités de la petite bourgeoisie, a laissé place au centralisme capitaliste et policier. Chaque succès de la politique extérieure et intérieure du national-socialisme signifie inévitablement l'écrasement du petit capital par le grand.

Le programme des illusions petites bourgeoises n'est pas annulé. Il se détache simplement de la réalité et se dissout dans des actes rituels. L'unification de toutes les classes se réduit au demi-symbolisme du service obligatoire du travail et à la confiscation « en faveur du peuple » de la fête ouvrière du Premier Mai. Le maintien de l'alphabet gothique contre l'alphabet latin est une revanche symbolique sur le cours du marché mondial. La dépendance envers les ban-

quiers internationaux, y compris les juifs, ne s'adoucit pas d'un iota. Par contre, il est défendu d'abattre les animaux selon le rite du Talmud. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, les voies du III^e Reich sont dallées de symboles.

En ramenant le programme des illusions petites bourgeoises à de pures mascarades bureaucratiques, le national-socialisme s'élève au-dessus de la nation comme la pire forme de l'impérialisme. L'espoir que le gouvernement de Hitler pourrait tomber aujourd'hui ou demain victime de sa propre inconsistance intrinsèque est absolument vain. Un programme était nécessaire aux nazis pour arriver au pouvoir, mais le pouvoir ne sert pas du tout à Hitler pour réaliser ce programme. La tâche lui est fixée par le capital monopolisateur. La concentration forcée de toutes les ressources et de tous les moyens du peuple suivant les intérêts de l'impérialisme, mission historique réelle de la dictature fasciste, signifie la préparation à la guerre ; cette tâche à son tour ne souffre aucune résistance intérieure et mène à la concentration mécanique ultérieure du pouvoir. On ne peut ni réformer ni démissionner le fascisme. On ne peut que le renverser. L'orbite politique du nazisme aboutira à cette alternative, la guerre ou la révolution. Le premier anniversaire de la dictature nazie approche. Toutes les tendances du régime ont pu apparaître avec clarté et précision. La « révolution socialiste » que les masses petites bourgeoises se figuraient être le complément indispensable à la « révolution nationale » est officiellement condamnée et liquidée. La fraternisation des classes a atteint son point culminant dans le fait que les possédants, à un jour spécialement fixé par le gouvernement, renoncent en faveur des non possédants à leur hors-d'œuvre et à leur dessert. La lutte contre le chômage a abouti à ce qu'on a coupé en deux la demi-portion de famine. Le reste est la tâche de la statistique bien disciplinée. L'autarchie « planifiée » se révèle être simplement un nouveau stade de la désagrégation économique.

Plus le régime policier des nazis est impuissant dans le domaine de l'économie, plus il est obligé de porter ses efforts dans le domaine de la politique extérieure. Cela répond absolument à la dynamique interne du capital allemand, foncièrement agressif. Le soudain changement d'attitude des chefs nazis qui font maintenant des déclarations pacifistes peut étonner seulement les nigauds complets. Quelle autre méthode reste-t-il à la disposition de Hitler, pour faire retomber la responsabilité des calamités intérieures sur les ennemis extérieurs et accumuler sous la presse de la dictature la force explosive de l'impérialisme?